

MIROIR, MIROIR, DIS-MOI QUELLE ÉCOLE EST LA PLUS BELLE ?

Les questions relatives à l'école nous concernent tous et toutes, comme parents et citoyens dans une société qui se veut démocratique : n'est-ce pas un des lieux privilégiés où la jeunesse est formée (pour ne pas dire formatée) ? Les membres de l'ACRF le savent et veulent en savoir plus sur les dessous et les enjeux de ce que nous demandons à nos enfants et sur ce que nous attendons de l'école. Que peut-il se cacher derrière nos « Quand tu veux, tu peux » même prononcés avec bienveillance et encouragement ou derrière notre souci d'offrir à nos chers trésors les moyens de devenir bilingue voire multilingue ? « Parce que sans connaître le flamand, l'anglais et même le chinois aujourd'hui, vous le savez bien, Madame, pour trouver un boulot... ce n'est pas facile ! »

Nous proposons ici deux pistes de réflexion suggérées par Jacques Liesenborghs, chroniqueur spécialiste de l'école pour Plein Soleil, le mensuel de l'ACRF, pistes qui se rejoignent en un unique plaidoyer pour des écoles de la coopération, de la rencontre de l'autre et de la « réussite solidaire ».

Quand tu veux, tu peux !

Que de fois n'avons-nous pas entendu cette affirmation péremptoire dans la bouche de parents plus ou moins convaincus que leur rejeton n'a pas fait l'effort nécessaire pour atteindre l'objectif assigné. Question de (bonne) volonté, n'est-ce pas ?

Il y a évidemment une part de vérité dans cette formule ou en tout cas de nombreuses situations où elle se vérifie. Bruno a déjà réussi plus d'une fois à terminer le rangement de sa chambre en moins d'une heure. Pourquoi pas aujourd'hui ? Marie est parfois « en ordre de marche » le matin ...sans que frères et sœurs doivent l'attendre et s'énerver : « on va encore arriver en retard et se faire eng... ! ». Pourquoi pas aujourd'hui ?

Travailler plus ?

Sur le plan du travail et de la réussite scolaires, c'est plus compliqué. « Il faut travailler plus ! » disent en chœur parents et enseignants. Oui sûrement, quand le temps consacré par un adolescent à ses études n'atteint pas en moyenne une bonne heure par jour. Mais quand des jeunes de 15 ou 16 ans « sèchent » jusqu'à des 11h. du soir et n'y « arrivent pas » ? Il faudrait sans doute travailler « autrement ». Mais qui va le leur apprendre ? Sinon un enseignant-spécialisé-de l'apprentissage : leur prof ! Et à l'école s'entend ... pas avec un coach privé et réservé à un petit nombre.

Plus délicat encore. Ne faut-il pas, dans certains cas, envisager le problème autrement ? Plutôt que de « moraliser » et d'adresser des reproches individuels, n'y a-t-il pas parfois (souvent) un problème lié aux méthodes, aux pratiques de l'école ? Les tâches proposées, la manière d'exposer les contenus aux élèves

conviennent indiscutablement mieux à certains élèves qu'à d'autres. Dans cette perspective, « on cesse de présenter les activités scolaires comme allant de soi, comme indiscutables. Elles exigent certaines habitudes dans la manière de voir le monde et d'utiliser le langage. Dès lors, il se pourrait que certains élèves aient moins que d'autres ces habitudes notamment parce que leur milieu familial leur en aurait inculqué des différentes, voire opposées »¹ (1).

C'est ce que Bernard Rey (Ulb) et d'autres chercheurs appellent le « rapport au savoir ». Il n'est pas le même dans toutes les familles. Aujourd'hui, on le constate et toutes les enquêtes le confirment, les enfants des milieux populaires éprouvent de grandes difficultés à « entrer » dans certaines pratiques dominantes dans la plupart des écoles. Il ne leur suffit pas d'accomplir docilement les tâches prescrites, il leur est demandé (pas clairement) d'entrer dans une dynamique culturelle nouvelle pour eux.

Beaucoup reste à faire, entre autres en formation des maîtres, pour que les acquis de la recherche transforment les pratiques quotidiennes dans les classes. Alors, le plus tôt possible, les « il doit travailler plus ! » quand ce n'est pas « elle est paresseuse » s'entendront moins souvent.

Ensemble, c'est mieux

Les mesures préconisées aujourd'hui, la remédiation en particulier, sont encore balbutiantes et souvent tardives. Elles se réduisent parfois à « faire plus de la même chose ». Alors que, on ne le répètera jamais assez, il faut s'y prendre autrement : tenir compte des « intelligences multiples », des rapports au savoir des familles populaires, etc.

Dominique Grootaers propose une rupture encore plus radicale : « abandonner l'approche toujours dominante qui consiste à remédier, à compenser, à soigner les difficultés de chaque élève pris isolément » (1). Elle préconise de s'attaquer aux contenus et formes d'enseignement qui s'appuient sur une conception de l'apprentissage individuelle avant tout.

Que faire alors ? Suivre Paolo Freire et les pionniers de l'éducation populaire dont la devise pourrait être : « quand on veut ensemble, on peut ensemble ». C'est une véritable révolution copernicienne : « cette approche conçoit l'apprentissage comme coopératif, la réussite comme partagée, le savoir comme lié à une pratique sociale commune ». C'est donc à travers des projets menés en commun par le groupe-classe que les élèves développeront confiance en soi et estime de soi. Comme le disait une jeune élève qui avait bénéficié de ce type d'enseignement : « Je préfère une réussite solidaire à un exploit solitaire ». Magnifique, non ? Et subversif par les temps qui courent...

Très rares sont les écoles dont le projet pédagogique s'inscrit dans cette logique coopérative. Elles sont animées par de petites équipes homogènes au niveau de l'enseignement fondamental. Pour amplifier le mouvement, il faudrait que les décrets de la Communauté française encouragent cette logique, que les évaluations la prennent sérieusement en compte et que les formations des maîtres lui accordent une place de choix.

Mais nous, citoyens, sommes-nous prêts à privilégier et soutenir ces projets coopératifs ? Et à nous méfier des (trop) rapides « quand tu veux, tu peux » ?

¹ Mes réflexions sont largement inspirées des fiches qui accompagnent le coffret « Bruxellois en classes ». Un DVD avec plusieurs intervenants fort intéressants et des fiches très stimulantes (où on pourra lire plus en détails les apports de Bernard Rey et de D. Grootaers). A utiliser sans réserve pour des journées pédagogiques, des concertations, des formations, des réunions avec des parents...même en région rurale !

On peut le demander et l'obtenir gratuitement en s'adressant à Ahmed Ouamara, SOS Jeunes-Quartier libre, rue Mercelis, 27, 1050 Bruxelles, tél. 02.512.90.20

Do you speak ... ?

Moi, je l'avoue, je suis un multilingue... passif ! Je lis aisément et comprends bien l'espagnol, l'italien, un peu moins le néerlandais et l'anglais. Quant à m'exprimer oralement, j'ose, mais que de fautes ! C'est le résultat d'un enseignement des langues vivantes de piètre qualité (chez les jésuites, svp.). Tout découlait de l'étude (très poussée) des langues mortes : de la grammaire, du vocabulaire, du thème, ... mais d'oral point. Un souci de la perfection formelle qui bloque toute prise de parole spontanée.

Donc je suis « bien » placé pour comprendre l'importance d'un apprentissage vivant des langues vivantes et le souci de nombreux parents en cette matière. Je m'interroge néanmoins devant l'impatience de certains adultes qui voudraient « tout tout de suite » pour leurs enfants. Qu'est-ce que je veux dire ?

Je considère que l'école doit avant tout donner le goût de découvrir d'autres langues et, à travers elles, d'autres cultures. Le goût de la communication et de la rencontre de l'autre. Oui, on peut commencer très tôt. Mais attention à ne pas faire primer un utilitarisme trompeur. Et surtout de ne pas sacrifier à cet apprentissage d'autres activités capitales pour un développement équilibré des enfants. Activités artistiques et manuelles entre autres.

L'immersion ?

Depuis une dizaine d'années, la mode est à l'immersion linguistique. Et c'est vrai que c'est par immersion, un vrai plongeon dans un autre univers linguistique et culturel, qu'on apprend le mieux une langue et qu'on comprend mieux une culture. Le couple « langue/culture » est indissociable. Et par « culture », il ne faut pas penser d'abord culture savante, mais culture de la vie, du quotidien, des comportements, des différences, ... Qu'on songe par exemple au côté plus direct de la langue/culture espagnole dans la manière d'aborder l'autre, de le saluer, de le tutoyer, etc.

Mais l'immersion à l'école est problématique à plus d'un égard. Il s'agit d'une dose modérée « d'immersion ». A moins qu'on ne choisisse d'inscrire ses enfants dans une école flamande ou japonaise ou américaine ...

Quand le maître est un « native speaker », c'est la règle, on apprend certainement plus de la langue vivante qu'en suivant quelques heures de cours classiques. Quand même ! Mais, quand la/le fameux « native speaker » est malade, on a bien de la peine à trouver la perle rare pour assurer le remplacement. Des élèves passent des semaines sans « immersion » !

Plus problématique encore : c'est un système impossible à proposer à tous les élèves en Communauté française. Dès lors, il est le plus souvent « réservé » à des enfants culturellement privilégiés. On sait par ailleurs que, pour les enfants qui éprouvent des difficultés d'apprentissage, il ne simplifie pas leur parcours scolaire déjà douloureux.

Et je ne parle pas du pire : des écoles qui se vident parce que la « concurrence » offre l'immersion. Certains parents en oublient parfois tous les bienfaits d'une petite école attentive à chacun, éveilleuse de curiosités multiples, soucieuse de solidarités, ... dans un monde où la compétition fait rage.

Donc pas d'emballement, svp. Si on fait le choix de l'immersion, que ce soit après avoir longuement pesé le pour et tous les « contres ».

Tous bilingues ?

Quand Laurette Onkelinx a promis que les élèves seraient « tous bilingues en 2001 » (!), elle a fait une faute politique grave. D'abord parce qu'elle savait très bien qu'elle maniait une des armes politiques les plus détestables : l'effet d'annonce ... qui ne sera jamais suivi d'effet !

Mais de plus, ce genre de propos invite à penser et confirme une opinion largement répandue : on devrait former des élèves à devenir « bilingues ». C'est tout à fait impossible. Immersion ou pas. Un vrai bilingue a

grandi dans deux langues et deux cultures. C'est le cas des enfants dont les parents sont originaires de cultures différentes et qui ont élevé leurs mômes dans les deux langues dès le plus jeune âge.

Mais, même à un niveau plus réaliste, pourquoi demanderait-on à l'école d'atteindre en langues vivantes ce qu'on ne lui demande pas en math (devenir mathématicien), en chimie (devenir chimiste), en français (écrivain), ... ? Retour aux objectifs de l'école : apprendre à apprendre, donner le goût de la recherche, de la vérité, du beau, ouvrir aux autres et aux cultures, donner envie d'approfondir et de se spécialiser... plus tard. Il me semble qu'il faut refuser une logique « marchande » qui gagnerait l'enseignement des langues et puis le reste. Par contre, il faut tabler sur l'envie des élèves de pouvoir parler, d'oser parler. Ils sentent que les langues leur permettent d'aller vers l'autre, d'agir par rapport à lui et avec lui. Alors que l'école, parfois/souvent ?, insiste trop sur le lire et l'écouter (ramener à soi ce qui est autre). Tandis que parler avec l'autre, c'est se déplacer dans le monde de l'autre, dans un monde autre. Mieux vaut un jeune qui baragouine maladroitement qu'un jeune paralysé, enfermé dans sa langue.

A la décharge de l'école et des enseignants, il faut redire que les conditions pour « parler » sont souvent très difficiles voire impossibles à réunir. Outre le poids des modèles « anciens » toujours bien présents (grammaire, vocabulaire, écrire, copier, traduire, ...), les enseignants n'osent pas toujours faire des choix clairs et, je le répète, difficiles. Les parents pourraient les y aider en étant moins impatientes et moins séduits par les sirènes utilitaristes.

Au-delà de ces réflexions, on ne peut taire la pénurie de plus en plus évidente : on ne trouve plus assez d'enseignants préparés et formés pour enseigner les langues vivantes dans toutes les classes de toutes nos écoles ! C'est le révélateur d'un grave problème de société : si on peut gagner plus ailleurs, on ne choisit pas l'école ou on la quitte. Et, du coup, on est quitte d'enfants, d'adolescents et de parents parfois insupportables !

Jacques Liesenborghs
Chroniqueur ici et là
Collaborateur au mensuel de l'ACRF *Plein Soleil*

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

